

## « SE BRÛLER SUR LE TERRAIN » DE LA PRODUCTION DES SAVOIRS : DÉFIS ÉMOTIONNELS DES CHERCHEURS DU SUD

*An Ansoms, Espoir Bisimwa Bulangalire, Aymar Nyenyezi Bisoka, Isaac Bubala Wilondja, Alice Mugoli & Jeff Mulangaliro Mushuka*<sup>1</sup>

« Il ne faut pas, afin d’avoir la latitude nécessaire à la prise de parole, être présentement dans un état de servitude, de grande détresse ou aux prises avec l’extrême violence. Mais pour que le propos soit habité et véridique, son auteur doit faire partie de ceux que ces maux ont touchés ou de ceux qu’ils peuvent potentiellement toucher. Il doit se tenir dans une solidarité existentielle avec eux, fondé sur la conscience d’une relative interchangeabilité de leurs positions respectives et, par-là se garder de toute indifférence à leur égard » (Ajari 2019 : 73).

### Introduction

Bien qu’elle y soit peu évoquée, la question des rapports entre les émotions et la recherche est un enjeu clé dans les sciences sociales. Non seulement elle est évoquée autour de l’idée de l’intelligence émotionnelle (Livet 2002), mais elle se pose aussi dans les débats sur les liens entre l’épistémologie, l’éthique et la recherche de terrain, et spécifiquement sur des terrains complexes et sensibles (Ansoms *et al.* 2021). Mais si la discussion autour des émotions dans la recherche s’est plus concentrée sur les défis émotionnels liés au contexte de travail de terrain, elle s’est beaucoup moins occupée des relations de pouvoir inhérentes à la positionnalité des chercheurs.

Dans ce texte, nous investiguons la place des émotions dans la recherche de terrain en se donnant pour objectif d’orienter les débats relatifs aux défis émotionnels dans la recherche vers la justice dans la production des savoirs, inévitablement associée à celle des rapports de pouvoir dans la recherche. Pour commencer, nous nous demandons : quelles sont les difficultés émotionnelles auxquelles des chercheurs du Sud, y inclus les assistants de recherche, se

---

<sup>1</sup> An Ansoms est professeure à l’UCLouvain ; Espoir Bisimwa Bulangalire est assistant à l’ISDR-Bukavu (RDC) et doctorant à l’UCLouvain, Aymar Nyenyezi Bisoka est professeur à l’Université de Mons et chercheur à l’Université de Gand, Isaac Bubala Wilondja est assistant à l’ISDR-Bukavu, Alice Mugoli est assistante à l’ISP-Bukavu, Jeff Mulangaliro Mushuka est assistant à l’ISDR-Bukavu.

heurtenant sur place ? Une telle interrogation pose celle de l'humanisation des activités de ces derniers situés à la périphérie dans la division Nord-Sud du travail de production des savoirs. Si ces débats gagnent de plus en plus de terrain, la plupart d'entre eux sont restés théoriques, incapables de décrire anthropologiquement les violences auxquelles ces chercheurs font face.

L'étude part de la conviction selon laquelle l'humanisation de la recherche dépend entre autres de la manière dont nous rendons visible les violences physiques, psychiques et symboliques que subissent les chercheurs sur le terrain de la production des savoirs. Cette exposition des vulnérabilités est le seul moyen pour montrer la nature et les modalités de cette violence et d'envisager des solutions pour s'en sortir. Nous partons du cas des chercheurs travaillant dans l'Est de la RDC et spécifiquement sur diverses formes de violences qu'ils subissent en travaillant en zone de conflits et les défis ou affects émotionnels qu'elles impliquent. Pour cela, nous revenons sur la manière dont un contexte conflictuel – tel que vécu dans l'Est de la RDC – rajoute de la complexité émotionnelle aux défis éthiques que les chercheurs et chercheuses rencontrent. Nous pointons aussi vers la manière dont des chercheurs congolais sont souvent poussés dans la périphérie de la production des connaissances par les commanditaires de recherche. Leur positionnalité, les déséquilibres de pouvoir qui marquent les relations de recherche rajoutent une charge émotionnelle à un métier déjà difficile.

Du point de vue méthodologique, le texte se concentre sur des expériences qu'ont vécues des chercheurs originaires de la RDC engagés au sein des recherches commanditées par des organisations, institutions académiques étrangères et locales, et ONG internationales comme nationales. Plusieurs dispositifs nous ont permis d'inviter des chercheurs à parler de la charge mentale des recherches en zone de conflit. Une première dynamique avait été mise en place dans le cadre de l'initiative « #BukavuSeries ». Plusieurs partenaires du Sud et du Nord ont organisé huit séminaires entre 2018 et 2020 autour des défis éthiques et sécuritaires de la recherche. Une quarantaine de chercheurs ont réfléchi sur leurs interactions avec le terrain et les populations cibles, les relations de pouvoir et leur propre positionnalité au sein des cycles de recherches. La dynamique a abouti à une série de blogs, publiés sur le site <https://www.gicnetwork.be> et rassemblés dans un livre intitulé *La Série Bukavu : vers une décolonisation de la recherche* (2019). Ci-dessous, les citations tirées de ce livre sont référées avec le nom de l'auteur dans la série.

Une deuxième dynamique a eu lieu en janvier 2020. À travers l'organisation d'un séminaire avec les chercheurs de « #BukavuSeries » et d'autres, une trentaine de personnes s'est lancée dans une expérience de théâtre participatif autour des défis du terrain. Cet exercice nous a permis d'observer et d'interpréter les messages gestuels des acteurs mis en scène

sur leurs propres situations/problèmes sur place<sup>2</sup> ; et de rassembler les retours d'autres chercheurs dans les discussions collectives qui suivaient les performances. Les citations tirées de cette initiative sont référées comme « atelier théâtre 2020 ».

Enfin, une troisième dynamique a consisté à mener des entretiens individuels auprès de 26 chercheurs (10 femmes et 16 hommes) au cours de la période de 2019-2020. Ces interlocuteurs sont tous congolais, ayant au moins une expérience de 5 années de recherche dans le contexte de l'Est de la RDC. Nos participants ont consenti à cette étude et ont été assurés de l'anonymat. Ils ont des profils professionnels divers : des professeurs actifs aux universités congolaises, des doctorants avec rattachement à une université en Europe ou en Afrique, des chercheurs insérés au sein des cadres d'ONG et centres de recherche, et des assistants de recherche travaillant sur base de contrats de longue durée ou sur des projets *ad hoc*. Les citations venant de cette phase sont indiquées sous la mention « entretien individuel, année de l'entretien ».

Avec ces différents groupes, notre objectif a été de comprendre des situations de vulnérabilité émotionnelle dans la recherche. Dès le départ, nous avons été très conscients du fait que ce sujet était très sensible, ce qui nous a menés à prendre des précautions par rapport au cadre et aux méthodes de notre recherche. Par rapport au cadre, nous nous sommes concentrés sur les réseaux de chercheurs des auteurs de ce texte. Un certain lien de familiarité et de confiance préalable a été important pour permettre aux participants de recherche de parler plus librement sur un sujet qui restait – selon eux – souvent « tabou ». En ce qui concerne les méthodes utilisées, nous avons combiné les *inputs* de la part des séminaires participatifs dans un cadre déjà structuré (à travers la dynamique de « #BukavuSeries ») avec des entretiens individuels spécifiques à cette recherche. Pour ce dernier élément, nous avons constitué un guide d'entretien semi-structuré repris dans chaque entretien. En même temps, notre démarche a laissé beaucoup de place à la libre parole de l'intervenant sur les aspects qu'il ou elle préférait approfondir.

## 1. Émotions et éthique de la recherche

En tant que réaction affective brusque, temporaire et souvent accompagnée de manifestations physiques et d'un état de conscience amer ou confortable (Myers 2004), les émotions ont pendant très longtemps été considérées comme l'*autre* de la raison dans les débats épistémologiques

---

<sup>2</sup> En ce qui concerne les avantages du théâtre participatif comme méthode de recherche, nous vous invitons à lire les écrits des auteurs Prendergast et Saxton (2013 : 16) et Thompson (2012).

(Lepine 2017). Tantôt vues comme un signe de la folie chez Platon, tantôt comme un frein à la réflexion chez Descartes ou chez Kant, les émotions ont été perçues comme l'une des contraintes à la connaissance du monde. Cette tendance épistémologique séculaire s'observe encore aujourd'hui dans une large partie des champs de recherche. Or, il est déjà établi, en psychologie et en neurologie tout au moins, qu'il existe une interaction et une complémentarité entre émotion et raison (Goleman 1997). Ou comme le dit Damásio (1995 : 43) : « Sans émotion, nos raisonnements sont biaisés et nos choix les plus simples peuvent déboucher sur des décisions aberrantes ».

En sciences sociales, le thème des émotions est également apparu comme un enjeu clé de la recherche. Il n'est pas seulement question d'étudier l'intelligence émotionnelle, c'est-à-dire les aptitudes à ressentir en tant que critère d'intelligibilité du monde (Livet 2002). Plusieurs auteurs ont inscrit la discussion autour des émotions au sein des débats épistémologiques et éthiques auxquels se confrontent les chercheurs sur des terrains complexes et sensibles. Les anthropologues, par exemple, mettent à l'épicentre de leur réflexion les postures d'engagement des chercheurs – y inclus les émotions – au sein des recherches sur les sujets et domaines délicats (par exemple : Mazzocchetti & Piccoli 2016 ; Lemonnier 2016 ; Ouédraogo 2016). Mais aussi plusieurs autres champs des sciences sociales ont mis ces points à l'ordre du jour (Nordstrom & Robben 1995 ; Adenaike & Vansina 1996 ; Lee-Treweek & Linkogle 2000 ; Wall & Mollinga 2008 ; King *et al.* 2009 ; Sanford & Angel-Ajani 2006, Thomson *et al.* 2012 ; Legrand & Gutron 2016 ; Ansoms *et al.* 2021).

Certains auteurs se focalisent spécifiquement sur le composant émotionnel en tant que tel. Ainsi, Campbell (2002 : 15) plaide en faveur de la prise en compte de la « composante affective » de la recherche sociale. Cette dernière constituerait un moyen pour les chercheurs de mieux comprendre et interagir avec leurs interlocuteurs. Sous cet angle, Lecocq (2002 : 273, notre traduction) illustre pour sa part comment « l'expérience émotionnelle personnelle et l'état d'esprit impactent professionnellement les instruments et pratiques des travailleurs sur le terrain ». C'est dans ce cadre que Thomson *et al.* (2021) distinguent les réponses émotionnelles – les états physiques et mentaux qui poussent notre comportement – des « sentiments » (*feelings*) – qui impliquent une conscience par rapport à nos émotions. La conscience inhérente aux sentiments signifie que nous pouvons les verbaliser, mais aussi les documenter, analyser et évaluer. Ceci est particulièrement pertinent dans les environnements sujets aux conflits. Lee-Treweek (2000 : 127-128, notre traduction) postule que les sentiments sont des données en soi, car « nos réponses émotionnelles sont formées en fonction de paramètres particuliers et ont beaucoup à contribuer à notre compréhension des émotions des participants sur le terrain ». En effet, nos sentiments sont souvent le reflet de l'expérience vécue des informateurs et peuvent fonctionner comme des marqueurs dans la recherche (Peterson 2000). Ces sentiments font donc partie

de l'expérience de recherche et fournissent une meilleure compréhension du processus de cette dernière.

Malgré la richesse de cette littérature, elle a eu une grande lacune. Elle s'est souvent concentrée sur les éléments contextuels des défis émotionnels de terrain, et moins sur les relations de pouvoir inhérentes à la positionnalité du chercheur (Ansoms *et al.* 2021). Ainsi, la rare littérature sur les défis émotionnels des chercheurs a eu tendance à se focaliser sur les expériences de chercheurs euro-américains, en ignorant les vécus émotionnels des chercheurs et assistants de recherche localement ancrés<sup>3</sup>. D'une part, cette négligence nous fait croire que les chercheurs du Sud seraient invincibles vis-à-vis des charges mentales auxquelles ils sont confrontés au quotidien pendant et après une journée sur le terrain (Mwambari 2019). D'autre part, elle cache le partage inégal des vulnérabilités entre les chercheurs du Nord qui ont certains privilèges pour faire face à ces émotions, et ceux du Sud qui sont souvent livrés à eux-mêmes après la recherche (Nyenyezi *et al.* 2019).

Cette focalisation eurocentrique – et l'absence ou l'ignorance d'autres voix – a également déterminé les directions que le débat sur la réflexivité émotionnelle a prises. Elle conduit souvent à des analyses qui – explicitement ou implicitement – font une distinction entre les phases « en service » et « hors service » de la recherche (Brown 2009). Cependant, pour de nombreux chercheurs, cette distinction est artificielle, et d'autant plus quand la vie professionnelle et la vie personnelle sont étroitement liées<sup>4</sup>. Enquêter « chez soi » complexifie les défis en lien avec sa propre positionnalité et intensifie les défis émotionnels (Ansoms *et al.* 2021). Ensuite, cette littérature est généralement écrite dans des dynamiques de recherche relativement autonomes par les investigateurs et orientées vers leurs propres expériences. Ainsi, les défis émotionnels inhérents aux relations de pouvoir et de dépendance des chercheurs « assistants » envers les bailleurs-commanditaires des projets de recherche sont restés ignorés (Nyenyezi *et al.* 2019 ; Mwambari 2019). Pour Burton-Jeangros (2017 : 15), « offrir un espace d'échanges et de débats, permet aux chercheurs et chercheuses à partager leurs expériences, questionnement ainsi que les stratégies pour digérer les défis éthiques et émotionnels de terrain ».

---

<sup>3</sup> Aussi problématiques que les termes puissent sembler – car trop simplistes –, dans la suite de ce chapitre nous adopterons l'expression « chercheurs du Sud » pour les chercheurs localement ancrés, et « chercheurs du Nord » pour les Européens et Américains. Nous sommes conscients que ces catégories sont trop réductrices face à une réalité d'identités et d'origines mixtes. Cependant, les termes permettent d'attirer l'attention sur certains déséquilibres de pouvoir qui caractérisent le contexte de recherche que nous avons pris comme cas d'étude pour rassembler nos données.

<sup>4</sup> Voir par exemple les chapitres de Vlavonou, Mushagalusa Mudinga, Djelloul, Sifa Vuninga, et Nyenyezi Bisoka dans Ansoms *et al.* 2021.

## 2. Défis émotionnels dans le cycle de recherche

### 2.1. Face à la violence

Lors du partage autour des expériences sur place, il apparaît que plusieurs chercheurs ont été confrontés directement et fréquemment à des menaces et violences. Les histoires que nous ont partagées les participants sont multiples et indiquent clairement les risques d'ordre sécuritaire auxquels ils font face dans leur métier dans une zone insécurisée.

Certaines histoires réfèrent à des confrontations considérées comme des violences accidentelles, aux conditions sécuritaires très précaires de la région. Plusieurs d'entre eux témoignaient avoir été victimes d'arrestations arbitraires, de pillages, d'embuscades, de kidnappings et/ou de prises d'otages en cours de route. Surtout pour ceux qui travaillent dans des zones éloignées et peu sécurisées, le trajet vers le terrain implique déjà beaucoup de risques et d'incertitude pour arriver au lieu de destination. La traversée des forêts et des zones peu peuplées (qualifiées de « zones rouges ») et les barrières formelles comme informelles constituent des moments de stress. Comme le confirme Musamba (2019 : 81) : « Dans ce no man's land, il y a souvent un risque élevé de rencontrer des barrières non prévues, de s'affronter à des acteurs aux allégeances ambiguës ».

Et nombreux sont les témoignages où des incidents violents ont impliqué les chercheurs de manière directe, avec des traces profondes. Comme cet interlocuteur qui nous a raconté comment son motard et lui sont tombés lors de leur passage dans une forêt quand des acteurs armés leur avaient lancé des pierres pour les arrêter. Confrontés à des hommes en possession de machettes et lances qui les menaçaient de leur « couper la tête », ils ont été dépouillés de tous leurs biens (entretien individuel 1, 2019). Un autre a renchéri : « J'étais kidnappé et acheminé dans la forêt la nuit, les yeux bandés. Ces miliciens savaient que j'étais infirmier. Les kidnappeurs m'ont obligé de les accompagner au front en devenant leur infirmier » (entretien individuel 4, 2019).

Ensuite, un de nos participants à notre projet nous a raconté comment une panne de véhicule les a obligés d'improviser leur retour. Tandis que lui et sa collègue n'ont pas eu de soucis, leur collègue qui les suivait un peu derrière, était tombé dans une embuscade où un groupe rebelle a tiré sur les gens, pour ensuite les priver de tous leurs biens (entretien individuel 6, 2019). Ainsi, un autre intervenant partageait comment leur équipe, travaillant pour une ONG dans une région particulièrement insécurisée, avait pris la mesure de sécurité de prendre une autre route que celle qui avait la réputation d'être dangereuse. Cependant, sur cette autre route, ils ont été arrêtés. Il raconte : « Nous avons été fouettés, menacés de mort, torturés et dépouillés de tous les matériels de communication. Cette situation a duré 45 à 60 minutes.

Puis, ils nous ont relâchés. Nous avons poursuivi la route jusqu’au bureau à Bukavu de manière désespérée » (entretien individuel 8, 2019).

En situation de violence, les émotions naissent de la confrontation à la mort, à la maladie, aux atteintes aux corps, aux peurs, aux injustices et aux fragilités (Mazzocchi & Piccoli 2016 : 8). Mais ces confrontations violentes considérées ici comme accidentelles ne le sont pas vraiment. Elles s’insèrent dans un contexte d’insécurité quasi atmosphérique (Fanon, 1961) où faire de la recherche signifie simplement s’attendre à ce que ces violences puissent apparaître. Or, alors que les chercheurs du Nord ont la possibilité de prévenir ou limiter certaines de ces formes de violence (par exemple à travers un temps limité sur le terrain, l’interdiction de certaines zones difficiles, la possibilité de rapatriement en cas de problème majeur), les chercheurs du Sud sont continuellement exposés. Ils n’ont souvent pas le choix entre refuser de s’exposer aux dangers et faire un travail qu’ils aiment et qu’ils font aussi pour leur survie. On est donc là dans un premier cas de partage inégal des vulnérabilités entre les chercheurs du Nord et ceux du Sud dans la production des savoirs.

À côté de cette forme de violence considérée comme accidentelle, les participants à la recherche ont aussi partagé des incidents de violence ciblée contre eux à cause de leur statut. Lors de la session de théâtre (2020), deux parmi les cinq sketches concernaient spécifiquement ce sujet. Dans les deux cas, les groupes avaient choisi de jouer une confrontation entre le chercheur et des acteurs de groupes armés. Dans les configurations des saynètes – développées indépendamment – on voyait à deux reprises un chercheur mis à genoux devant un « chef de guerre », entouré d’autres acteurs armés, et énervés par l’intrusion que représente le chercheur. Les deux sketches donnaient un visage à ce qui était – dans la discussion après – considéré comme une profonde solitude du chercheur devant les immenses défis sécuritaires sur le terrain. Tandis que dans une scène, l’acteur « chercheur » criait (en muet) son innocence et essayait de négocier pour sa survie, dans l’autre, on voyait comment une attitude plutôt réactive du chercheur au début du sketch évoluait vers une attitude passive, de silence total, tétanisé par la peur, perdurant après sa libération (atelier théâtre 2020).

Dans les discussions autour de ces sketches, beaucoup d’interventions ont donné des exemples concrets d’événements proches de ceux décrits dans les improvisations, et qui sont réellement arrivés à certains de nos participants de recherche. Pour les chercheurs, il est possible d’éviter ces situations en essayant de « bien se préparer » avant d’aller sur le terrain. Un observateur externe aurait pu être surpris à quel point les intervenants mettaient l’entière responsabilité de cette préparation sur les épaules du chercheur congolais. Dans nos précédents ateliers, il y avait toujours cette tendance d’autoresponsabilisation du chercheur face aux dangers de terrain. À plusieurs reprises, les intervenants dans les « #BukavuSeries » ont insisté sur l’importance d’être « capable » de faire face aux risques de violence à

travers leurs aptitudes de bien naviguer sur place et de se préparer. Dans le même sens, Musamba (2019 : 82-83) accentue comment : « Au-delà de la nécessité de s'informer au préalable par rapport à tous ces risques [sécuritaires], il est recommandé d'être bien ancré dans un réseau local pour avoir des informations à jour ».

Ainsi, on pourrait croire que nos interlocuteurs aient normalisé et quasi automatiquement accepté que cette liste de précautions à prendre serait de la responsabilité presque exclusive du chercheur. Souvent, le bailleur « ne sait rien du tout des conditions de terrain », disaient-ils (atelier théâtre 2020). Le poids psychologique de ce devoir était peu mentionné dans nos conversations. Cependant, une fois qu'on allait plus loin dans les discussions pendant l'atelier de théâtre, on voyait comment cette préparation n'excluait pas des inquiétudes. En effet, ils se rendent bien compte du fait que les recherches sur un sujet sensible dans une région insécurisée impliquent toujours des risques. Un chercheur nous racontait comment il menait une recherche sur cartographie des groupes armés. Il a été traité et qualifié de « chercheur-espion ».

« Comme d'habitude, j'ai bien préparé le terrain et maintenu les rendez-vous de rencontrer le seigneur de guerre X. J'ai fait sept heures de marche en brousse pour le rencontrer à son fief. À mon arrivée, j'étais accueilli par les moins gradés. L'un se présentait devant moi comme seigneur de guerre avec qui j'avais échangé [par téléphone avant l'arrivée]. Je ne le connaissais pas de visage *a priori*, mais seulement de nom. J'avais commencé l'entretien avec lui [celui qui se présentait comme le chef de guerre], ne connaissant pas que ce n'était pas lui. Étant déjà à deux papiers transcrits des données, le vrai seigneur de guerre en question se présente et me donne l'ordre de mâcher et avaler les deux papiers transcrits, et par la suite de les accompagner avec de l'eau. Pour ce général des armées, j'étais un espion du fait que je ne me suis pas adressé à lui comme chef. Je me suis expliqué longuement, mais en vain. Il m'a pris en otage pendant cinq jours dans la forêt [...] Cette détention avait l'objectif de se rassurer que derrière moi, il n'y avait pas des ennemis » (entretien individuel 12, 2019).

Il y a aussi plusieurs confrontations violentes vécues par les chercheurs qui étaient, selon eux, provoqués par une connaissance lacunaire des commanditaires de recherche des défis sur place de terrain. Ces vécus traduisaient les conditions de recherche qui les mettaient face à une tâche fort risquée. Une histoire très touchante était celle d'un interlocuteur qui nous racontait comment il faisait une mission avec son chercheur commanditaire étranger sur un sujet très sensible (un trafic illégal de drogue) et dans un lieu très difficile (avec des groupes armés présents et impliqués dans l'activité). Il insistait sur tout le travail qu'il avait fait pour pouvoir négocier leur accès au terrain, ce qui a résulté en un accueil chaleureux. Cependant, selon lui, le chercheur étranger avait brusquement changé de sujet lors de

l'entretien – sortant de son questionnaire de recherche préétabli – en posant des questions très sensibles sur les activités des acteurs armés. Il explique que : « Tous les enquêtés se sont soulevés contre nous. Les jeunes présents sont allés acheter un litre d'essence pour nous brûler vif. Étant connu dans le milieu, je me suis mis à plaider sur ce cas, et [l'incident] n'eut pas lieu » (entretien individuel 12, 2019).

Lors des négociations suivantes, où leurs interlocuteurs ont exigé de l'argent, le chercheur a donné son téléphone en contrepartie de l'argent qu'ils devaient leur remettre. Il a témoigné que cette perte de téléphone ne lui a jamais été compensée par le commanditaire de recherche.

Plusieurs autres histoires déploraient aussi l'ampleur de la frustration des chercheurs face aux « bailleurs » des recherches qui minimisent ou restent ignorants des risques de terrain dans leur planification. Et souvent, les chercheurs n'ont pas l'espace pour pouvoir les relayer. Leur impuissance, face aux commanditaires qui insistent pour accéder à des terrains trop dangereux, et pour mener des recherches sur des sujets très sensibles, avec des méthodologies inappropriées (Cituli 2019), sans avoir pris les précautions nécessaires, est une source de stress importante. Souvent, peu de marge de liberté est accordée aux chercheurs congolais pour discuter sur table de ces conditions de travail et de leurs agendas contractuels. Les commanditaires imposent leurs protocoles conventionnels calqués sur un modèle ou code d'éthique importé (euro-américain) et ne reflètent pas les réalités locales. Ils sont intéressés par les résultats urgents afin de satisfaire à leurs programmes humanitaires et de développement au Sud.

En réalité, on voit que l'exposition à la violence des chercheurs congolais n'est pas une forme d'automutilation ou d'imprudence. Ils sont conscients du danger et font ce qu'ils peuvent pour pouvoir survivre. L'idée d'inconscience qui serait derrière leurs prises de risque est souvent issue des chercheurs du Nord qui assument trop facilement que le chercheur du Sud aurait pu relayer son appréciation des risques préalablement à la recherche de terrain. Les acteurs du Nord ignorent souvent à quel point les conditions matérielles définissent nos perceptions du danger et limitent fortement notre choix de s'y exposer ou non. Ce regard eurocentré dans les analyses sur la perception et les précautions face au danger de terrain cache souvent le fait que l'exposition des corps et du mental de ces chercheurs congolais est la condition de la production de connaissances issues de ces contextes.

## **2.2. Face à la précarité**

Dans d'autres incidents, nos interlocuteurs indiquaient comment la violence ciblée était incitée par des attentes que les populations avaient envers les chercheurs ou leurs organisations commanditaires. Ce fut le cas pour l'un d'entre eux qui travaillait au service d'une organisation

internationale pour identifier – à travers une recherche préliminaire avant son intervention sur le terrain – les besoins des déplacés de guerre. Lors de son arrivée sur le terrain, le chef local exigea que l'équipe intègre tous les membres de sa communauté.

« Le chef de village nous obligeait de choisir entre la mort et l'identification de tous les membres de sa communauté [...] Il pensait qu'après l'identification, on passerait à la distribution des vivres et non-vivres [pour ceux qui figurent sur la liste]. Le milieu en question était totalement miné par les milices, confondues à la population. Nous étions dans l'obligation d'identifier tout le monde [les mettre sur une liste] pour répondre aux vœux du chef » (entretien individuel 17, 2019).

Dans une autre histoire sur la mission d'une équipe de chercheurs impliqués dans une recherche préparant une assistance aux déplacés internes, le même intervenant nous explique :

« J'ai reçu un appel téléphonique d'un monsieur inconnu du village. Il nous a dit qu'avant de commencer les activités qu'on lui envoie une somme de 1500 à 2000 USD. Le contraire serait de nous exécuter ou de quitter le milieu dans 48 heures. Ce monsieur nous avait vus venir, il connaissait notre voiture et la manière dont chacun était habillé. Nous étions au nombre de 27. Étant incapables d'honorer sa demande et dans l'incapacité de justifier cette somme non prévue, nous avons jugé bon de quitter le milieu à 21 heures. Nous avons fait un voyage nocturne malgré l'insécurité routière. Pendant cette nuit, nous avons parcouru 95 km de marche [une façon de dire que le trajet était très long] pour atteindre notre bureau sans avoir exécuté notre mission de recherche » (entretien individuel 17, 2019).

Dans plein d'autres cas, les pressions ressenties par les chercheurs n'impliquaient pas forcément des menaces de violence, mais se fondaient sur un sentiment profond d'impuissance face à des situations horribles rencontrées sur le terrain. Un interlocuteur insistait par exemple que : « À la suite de l'état de santé précaire et en pleine détérioration [pointant vers le fait que leur situation était en train de s'aggraver] de mes interviewés, j'étais affecté psychologiquement » (entretien individuel 4, 2019).

Il a ajouté que les personnes qu'il a interviewées – dont les moyens de vies dépendaient de l'élevage de vaches – avaient été attaquées par des milices mai-mai qui sont venues les piller. Ses interlocuteurs voyaient en lui une source d'espoir comme quelqu'un qui pourrait potentiellement apporter une solution. L'impuissance face à de telles attentes est dure à vivre comme l'exprimait cet intervenant : « Lorsque les chercheurs s'entretiennent avec des paysans misérables et dont les conditions de vie sont critiques, il est évident que nous soyons aussi affectés psychologiquement » (entretien individuel 4, 2019).

Dans son blog, Bashizi se pose des questions profondes sur son rôle de chercheuse face à des populations confrontées à une extrême précarité. Elle critique l'égoïsme de l'éthique de recherche de terrain, définie « sur base de “grands principes”, et sur la base des termes de son métier, sans être redevable par rapport aux situations de misère dans lesquelles il circule » (Bashizi 2019 : 119). C'est ainsi que plusieurs critiques ont été adressées à ces « grands principes » qui sont souvent déterminés par des standards uniformes et propres au monde scientifique, mais peu adaptés au terrain concret.

Ces standards n'incluent souvent pas une phase de restitution explicite des résultats de recherche auprès des populations impliquées. Plusieurs blogs de la *série Bukavu* portent sur ce sujet (par exemple Bahati 2019a ; Bubala Wilondja 2019 ; Chiza 2019 ; Nshobole 2019 ; Bisimwa Bulangalire 2019 ; Mapatano Byakumbwa 2019). Ce sentiment d'avoir « pris sans un retour » amène aussi des doutes chez le chercheur même sur la légitimité dans son rôle, en se sentant ventripotent (Bisimwa Bulangalire 2019), considéré comme un « *pombe yangu* » (apporteur d'une bière par manque d'autre utilité aux communautés locales, comme expliqué par Mapatano Byakumbwa 2019), ou une sorte de « prostitué scientifique » (Cirhuza Balolage 2019). Les chercheurs pointent le danger que cela impose dans la confrontation avec des habitants frustrés lors des prochaines descentes sur le terrain.

Aussi, les confrontations des chercheurs congolais avec des situations de précarité et de vulnérabilité peuvent les amener à remettre en cause certains principes de recherche des commanditaires. Tandis que plusieurs de ces derniers insistent sur le fait de ne pas donner quelque chose de matériel substantiel à des interviewés dans une recherche de terrain (« ne pas payer pour des données ») ; la proximité avec la réalité sur place peut pousser le chercheur à offrir une aide à ces populations avec lesquelles ils travaillent. Ces frais sont souvent à charge du chercheur ; et la discussion sur cette pratique reste même taboue, car « non conforme » aux standards éthiques imposés par le bailleur.

### **2.3. *Pression au retour du terrain***

Comme indique Begley (2009), les défis émotionnels ne se terminent pas après le retour du terrain. Ceci est d'autant plus le cas pour des gens qui font des recherches dans des contextes qui leur sont familiers. Plusieurs de nos interlocuteurs nous indiquaient que les traces psychologiques trouvent leurs origines, loin, au-delà des incidents de terrain. Comme l'a raconté un intervenant :

« Après le terrain, je reçois toujours les appels téléphoniques d'intimidation, me demandant d'envoyer l'argent. Ces appels proviennent de certains

miliciens. Ces derniers s'expriment en ces termes : "Où es-tu parti avec nos informations ? Si tu n'envoies pas l'argent, sache que tu n'as pas un corps de fer, les balles peuvent te pénétrer". Ces appels ne me permettent pas de me concentrer au travail » (entretien individuel 12, 2019).

Dans son blog, Muchukiwa (2019) raconte comment sa recherche doctorale – une fois publiée – était instrumentalisée par plusieurs groupes et menait à un certain point à des intimidations et des menaces. L'histoire d'un autre interlocuteur est également très parlante. Il nous racontait comment – par chance – il a pu quitter le terrain après avoir été menacé de mort. Cependant, après avoir atteint un lieu plus ou moins sécurisé, il a dû encore une fois se risquer sur une route insécurisée pour pouvoir atteindre un atelier de restitution à Bukavu (entretien individuel 1, 2019). Lors de l'atelier, il n'a trouvé aucun espace pour parler de ce qui s'était passé. Un autre participant soupirait : « Il faut que le chercheur ait la capacité de problématiser cette question [la charge mentale de la recherche]. Cela permettrait aux chercheurs de se détraumatiser ainsi que préparer éventuellement les autres chercheurs sur les défis du terrain » (entretien individuel 17, 2019).

Ce manque d'espace pour parler et échanger sur les défis rencontrés est dur à digérer et amène vers des sentiments d'abandon et de dégoût quant à la possibilité de continuer une carrière dans la recherche. Un de nos interlocuteurs exprimait comment « il arrive des fois qu'on sente qu'on peut casser tout ce qu'on a en main et [que l'on] n'a plus envie de vivre » (entretien individuel 4, 2019). C'est ainsi que les chercheurs peuvent s'inquiéter de leur retour sur le même terrain. Comme cet intervenant l'a confié :

« Je devrais retourner sur le terrain [...] après cinq jours. Étant stressé, j'ai senti dans tout mon corps le froid et le dégoût d'y aller. Toutefois, je me posais la question, si je n'y allais pas, j'aurais sacrifié la survie de la famille. C'est depuis lundi que je devrais m'y rendre. On est mercredi et je ne me vois pas encore prendre la route. J'attends peut-être l'autre semaine, mais je n'ai pas encore de précision à cause de la peur et le cauchemar qui persistent en moi » (entretien individuel 1, 2019).

Ainsi, les chercheurs font face à des sentiments de réticence qui, une fois exprimés, peuvent être perçus par le bailleur comme un manque de professionnalisme. Et finalement, les défis deviennent encore plus grands quand – au retour du terrain – le chercheur ne bénéficie que d'un délai très court pour le rapportage. Un interlocuteur renchérit :

« Lorsque je reviens du terrain, à peine arrivé au bureau, bien qu'il y ait nécessité de revoir les matériaux, très souvent je reçois la pression de la part [du commanditaire] de sortir le rapport de terrain. Pour eux, les mauvaises conditions du terrain importent peu. C'est le rapport qui prime » (entretien individuel 11, 2019).

Un autre interlocuteur a fait savoir que : « ma performance professionnelle est réduite, au regard des événements vécus sur terrain, bien que ma hiérarchie ne tienne que sur le respect de *timing* et rapport sous pression » (entretien individuel 1, 2019).

Ce témoignage se relie à une réflexion plus large. Comme l'ont affirmé Jamar et Chappuis (2016), les recherches au sein de zones conflictuelles confrontent le chercheur à la violence et la pauvreté, tandis que les conventions épistémologiques, méthodologiques et professionnelles de ces recherches ignorent souvent la dimension émotionnelle que cette confrontation engendre. Mais plus profondément, les témoignages ci-dessus posent la question de la manière dont le secteur de la production des savoirs scientifiques se développe, en extrayant des données dans des sortes de zones insécurisées en laissant aux chercheurs la charge des difficultés ultérieures.

Pour les chercheurs du Nord, il y a souvent un retour « chez soi » qui les éloigne des problèmes de précarité et d'insécurité des contextes dans lesquels les données sont extraites. Mais pour les chercheurs du Sud, faire ce métier c'est se confronter à ces conditions de vie précaire de manière continue. Pour eux, il n'y a pas de frontière entre « faire de la recherche » et dialoguer avec les défis de précarité des communautés sur lesquelles porte cette dernière. La violence qu'ils subissent n'est alors plus seulement celle d'être tant exposés à cette situation, ou encore d'être obligé de répondre, parfois violemment aux attentes des habitants, mais elle provient aussi de ce manque de valorisation, sinon de reconnaissance, par les bailleurs et les commanditaires, de cette partie violente de la recherche que les chercheurs du Sud assument gratuitement, souvent au dépend de leur bien-être mental.

## **2.4. Entre le marteau et l'enclume**

Il est ressorti dans la dynamique locale des chercheurs, la revendication d'être reconnus dans leurs compétences et d'être pris au sérieux. L'inconsidération des aléas et de la complexité lors de leurs missions et de l'importance de stratégies pragmatiques par les commanditaires crée des frustrations au chercheur. Un des participants à la session du théâtre accentuait : « Au début [de sa carrière], on est naïf et on part sur le terrain avec des principes éthiques souvent imposés, partant de cadres non adaptés au terrain. Mais en cours de route, on devient plus pragmatique pour pouvoir accéder aux données » (atelier théâtre 2020).

Aussi lors de nos ateliers conjoints, le *mismatch* entre les attentes des commanditaires et les réalités sur place revenait souvent comme source de stress. Un interlocuteur nous indiquait par exemple que :

« Deux fois successives quand je suis allé sur le terrain pour ma recherche dans la plaine de la Ruzizi, j'ai connu le cas de pillage de téléphones et de l'argent par des éléments de groupes mai-mai armés qui m'avaient frappé.

Malgré cela, je ne cesse d'y aller, car je suis contraint de répondre aux exigences de commanditaires et du contrat de travail de recherche signé qui ne tient pas compte des aléas de terrain » (entretien individuel 7, 2019).

Jamar et Chappuis (2016) suggèrent de déconstruire les conventions qui excluent les émotions et les dimensions normatives inhérentes à tout projet de recherche dans des contextes affectés par les conflits. En plus, Thamani Mwaka *et al.* (2019 : 115) insistent sur le fait qu'« il est crucial que les bailleurs de fonds se rendent compte des complexités de terrain auxquels les chercheurs peuvent faire face ; et des arrangements pragmatiques et sécuritaires auxquels ils doivent avoir recours ». Le fait de devoir se plier aux attentes des financeurs des projets – ou de faire semblant de l'avoir fait – pousse les chercheurs dans une solitude face aux défis du terrain.

La frustration due aux attentes irréalistes des commanditaires est d'autant plus accentuée quand les aléas contextuels ne sont pas bien compris par la partie demanderesse. Ces aléas peuvent empêcher le chercheur de fournir les données ou l'analyse prévue. Lors de l'atelier de théâtre, un des sketches représentait l'histoire d'un chercheur essayant de transcrire des données, mais n'arrivant pas à trouver des mots par rapport à ce qu'il avait vu sur place à cause du trauma vécu. Lors de la discussion, quelqu'un soulignait : « En fait, ce qu'il fait [sur son ordinateur] c'est qu'il consulte son contrat. Une fois de retour du terrain, il sent tout de suite la pression de devoir livrer les données » (atelier théâtre 2020). Un autre chercheur rajoutait :

« Oui, le traumatisme n'est pas juste les coups qu'on reçoit quand on est sur le terrain ; c'est aussi l'attitude du bailleur. Quand il [référant vers le chercheur qui venait de jouer le sketch] regarde dehors et sent désespéré, ce n'est pas forcément par rapport au mémoire de ce qu'il a vécu, mais plutôt le désespoir face à la pression qui vient de l'extérieur » (atelier théâtre 2020).

Enfin, une autre personne avançait :

« Quand il regarde l'ordinateur, il ne lit probablement pas une sorte de clause qui dit "en cas de force majeure, le chercheur n'est pas tenu de fournir les données". Et aussi dans le guide du rapport, on ne donne pas de place à ce que le chercheur a vécu sur le terrain. C'est quelque part très contradictoire. On attend du chercheur d'être très exhaustif. Mais qu'est-ce qu'on lui demande d'amener ? On se concentre juste sur les données, le résultat des recherches, mais pas sur le processus » (atelier théâtre 2020).

Avec « le bailleur » d'un côté, de l'autre côté il y a les populations locales. Lors de la session de théâtre (2020), un débat très riche sur l'identité du chercheur « local » émergeait. Un des participants accentuait :

« L'image qu'on a souvent du "chercheur local" [est que] on suppose qu'il connaît tout, et qu'il sait comment les choses évoluent au niveau local [...]

Même si on est “local”, on se sent souvent “étranger” sur le terrain. On se rend compte comment, pour les populations de recherche, pire qu’“étranger”, on peut être considéré comme un “infiltré” » (atelier théâtre 2020).

Quelqu’un d’autre ajoutait : « Il se peut que le chercheur ne soit pas juste considéré comme un infiltré, mais comme un espion » (atelier théâtre 2020). Plusieurs interlocuteurs affirmaient que c’est une interprétation fréquemment entendue sur le terrain de la part des populations locales. « Tandis qu’“infiltré” semble référer à une personne inconnue qui arrive dans un lieu où il ou elle n’a rien à chercher, le mot “espion” est associé à une personne qui connaît le terrain, mais par rapport à qui [les populations locales] pensent se rendre compte qu’il ou elle a un agenda ambigu » (atelier théâtre 2020). Le chercheur soulevait comment naviguer au sein de tels défis est particulièrement compliqué. « Là, mon diplôme ne suffit pas pour accéder au terrain ; en fait, mon diplôme n’y veut rien dire. Autant peu que mon statut de chercheur scientifique » (atelier théâtre 2020). Et une autre personne avançait l’idée du chercheur considéré comme « traître ».

Pour faciliter la navigation, certains chercheurs ont avancé avoir utilisé une stratégie de déguisement. Au cours de leurs terrains, plusieurs chercheurs se sont cachés derrière une casquette d’étudiant, rajoutant que c’est un statut que les populations locales connaissent.

« Généralement, on comprend le statut d’étudiant faisant des recherches pour son mémoire mieux que le chercheur qui travaille dans un cadre qu’on ne connaît pas et dans lequel on a peu de confiance » (atelier théâtre 2020).

Cette stratégie est aussi discutée par Thamani Mwaka *et al.* (2019), en pointant vers le fait qu’elle peut faciliter l’accès aux données et offre une protection contre des confusions éventuelles autour du métier de « chercheur ». Cependant, une telle stratégie n’est souvent pas encouragée par les protocoles éthiques des commanditaires de recherche.

Certes, Clara Lemonnier (2016 : 20) nous montre déjà qu’accéder à des réalités complexes demande de prendre le temps de nouer les bonnes relations. Se faire connaître davantage sur le terrain implique souvent un engagement de plus longue durée. En plus, il faut gagner de la confiance et intérioriser certains codes sociaux. Cependant, un tel regard concerne plus ceux qui vont sur place durant une période assez longue et qui repartent ensuite. Il concerne aussi des personnes qui, de par divers aspects de leurs positionnalité, peuvent jouer de cette possibilité de préciser leur statut. Mais pour les chercheurs congolais, non seulement leurs contrats de recherche ne leur permettent souvent pas d’avoir suffisamment de temps sur le terrain, mais ils peuvent aussi être considérés comme des employés, des intermédiaires des « blancs » qui viennent avec de l’argent, chercher des informations. C’est à ces chercheurs congolais que des groupes armés vont

souvent demander « leur part » et non aux étrangers. Ceci vient encore une fois avec des violences décrites ci-dessus et qui sont peu reconnues.

## **2.5. La chercheuse face au terrain « dangereux »**

Les défis émotionnels précédemment discutés se posent autant pour les chercheurs que pour les chercheuses. Cependant, certaines difficultés dans le métier de la recherche sont particulières aux femmes. Bochra Manai (2019 : 2) explique comment « l'accessibilité à des terrains de recherche composés principalement par des hommes n'est pas chose aisée [...] Comment se présenter alors sur un terrain qui semblerait favoriser la présence des hommes ? »

Dans la première phase de notre recherche, nous avons constaté une grande réticence de la part des chercheuses de nous parler ouvertement. Ceci s'explique par le fait que « le métier de chercheur est souvent perçu comme un domaine réservé aux hommes » (Bahati 2019b : 29) ce qui « pousse la femme vers le réflexe de relativiser ou de banaliser [des] incident[s] [par rapport à leur métier de chercheuse] pour ne pas être considérée comme faible » (Ansoms & Bahati 2019 : 104). Cependant, la mixité de notre équipe nous a quand même permis d'ajouter 10 interlocutrices dans notre échantillon.

Lors des entretiens, nous avons constaté que les chercheuses font face à une précarité sécuritaire particulière, créant une lourde charge mentale. Elles essayent de « dominer la peur » en mettant en place diverses techniques. L'une d'elles nous dévoilait :

« Je devais dormir (passer la nuit) avec toutes mes tenues sur moi et le petit sac qui contenait mon matériel sous la tête, car à tout moment, il pouvait y avoir incursion dans le village et pourtant cette zone était considérée comme sortie complètement du conflit. [Néanmoins, sur place, je constatais que c'était] un village où toute la jeunesse et presque tout est assimilé à l'armée » (entretien individuel 19, 2020).

Une autre intervenante racontait comment elle limitait le risque de viol à travers la stratégie suivante :

« Pour échapper aux violeurs, installés et connus de tout le village, il fallait détenir des cartes sanitaires attestant que nous étions soit atteintes par le VIH, MST ou par toute autre maladie contagieuse. Ainsi on pouvait espérer passer son séjour sans cette peur de viol » (entretien individuel 20, 2020).

Une autre nous indiquait que, selon elle, la technique requise en tant que chercheuse est de se comporter comme un homme, en rajoutant que la femme est souvent considérée comme « faible » par définition. Voici son point de vue :

« Tout d'abord, moi-même j'aime quand je suis sur le terrain et j'aime me comparer aux hommes. J'aime être à la hauteur et faire en sorte qu'ils ne me marginalisent pas. Donc directement je domine ma peur, même si c'est une zone rouge, une zone en conflit ; j'ai le pressentiment que rien de grave ne va m'arriver et si je le fais souvent c'est parce que je veux me comparer aux hommes, je veux être au même niveau et peut être plus. Là où ils ne peuvent pas arriver, j'ai tendance à faire plus » (entretien individuel 21, 2020).

À côté de la précarité sécuritaire, les femmes éprouvent des problèmes d'accès au terrain à cause de préjugés et de méfiance de la part des acteurs locaux. Dans son blog, Bahati (2019b) décrit par exemple comment elle était traitée de fille irrespectueuse, ou de prostituée, quand l'image de la chercheuse ne correspondait pas aux rôles féminins localement acceptables. Dans un entretien, une interlocutrice racontait comment elle ne recevait pas l'autorisation du chef de groupement pour mener ses enquêtes parce qu'elle portait un pantalon. Elle était obligée d'emprunter un pagne pour accéder au bureau du groupement où elle avait eu l'autorisation de faire la recherche. Cependant, une fois devant les femmes du village, ces dernières insistaient aussi qu'elles ne pouvaient pas l'accueillir si elle était en pantalon (entretien individuel 22, 2020). Le sentiment d'humiliation face à de tels incidents était cité – par plusieurs d'entre elles – comme difficile à gérer.

Les réticences envers la « femme chercheuse » ne se limitent pas juste aux réactions des populations sur le terrain, mais également à celles dans le milieu professionnel et familial dans lesquels elles éprouvent des réticences par rapport à leurs ambitions. Souvent, elles ressentent le besoin de chercher l'autorisation maritale et/ou parentale. En plus, le souci de concilier leur statut de mère et les tâches domestiques avec leur métier est loin d'être évident. Une chercheuse célibataire nous indiquait à quel point l'inquiétude parentale peut compliquer la négociation autour du besoin de voyager pour une activité de terrain, un atelier ou une conférence. Elle explique que :

« [Comme fille célibataire], je ne peux pas me réveiller et informer directement que je vais aller quelque part ; il faut informer les parents bien avant et s'ils ne sont pas d'accord, je ne peux pas voyager. Dans ce cas je suis obligé d'obtempérer à leur ordre. C'est donc, un peu compliqué, mais j'essaie d'être en bons termes avec mes parents, j'essaie de créer un climat d'amitié afin qu'ils ne me freinent pas dans ma carrière de recherche » (entretien individuel 19, 2020).

Pour les femmes mariées, la pression conjugale peut être complexe à gérer, même si la législation congolaise a aboli l'autorisation maritale pour voyager. Plusieurs d'entre elles ont témoigné à quel point elles ressentent de la pression pour rassurer leur mari, et pour s'assurer du suivi des enfants. Une stratégie mise en œuvre par une de nos interlocutrices était de surinvestir

dans les tâches ménagères les semaines avant l'annonce de son voyage, et les semaines après le retour. Le rôle de la mère de famille – et les attentes culturelles à cet égard – n'est pas facile à combiner avec les ambitions de la chercheuse. Certaines de nos intervenantes se rappelaient que des collègues femmes ont été obligées d'arrêter le travail de recherche (entretien individuel 21, 2020). Il faut ajouter aussi leur entourage professionnel qui reste propice aux préjugés, stéréotypes de genre de la part des hommes (Ansoms & Bahati 2019). Dans les deux cas, ça pousse la chercheuse dans une position où elle se sent seule et remise en question.

### 3. Nommer les défis émotionnels ?

Tout au cours de notre cycle d'interactions, nous avons constaté une grande réticence par rapport au partage des expériences sur le vécu émotionnel. Lors de nos entretiens, un interlocuteur soulignait : « Souvent ces réalités plus frappantes nous restent à l'intérieur et [nous restons] discrets. On n'en parle pas du tout pour ne pas faire peur aux autres et surtout aux membres de la famille qui peuvent nous décourager de poursuivre le métier » (entretien individuel 2, 2019).

Un autre participant expliquait sa réticence en ce sens : « Parler de mes événements malheureux vécus au terrain, m'insécurise davantage. Je ressens mettre ma vie en danger, car je ne sais pas à quel auditoire je fais face et comment mes informations seront traitées » (entretien individuel 7, 2019).

Enfin, un interlocuteur précise : « Je manque le courage de reprendre l'incident par peur de le revivre » (entretien individuel 3, 2019).

Parfois, les chercheurs semblaient totalement banaliser les menaces vécues et la violence à laquelle on avait été confronté. Un de nos interlocuteurs se rappelait avoir failli perdre sa vie sur le terrain. Il avait été victime de kidnapping et de prise d'otages, pour ensuite retourner au même endroit. Il semblait avoir intégré le danger comme faisant partie de l'inévitable, en nous assurant : « Je prépare psychologiquement ma famille de tout ce qui peut m'arriver sur le terrain avant de m'y rendre » (entretien individuel 12, 2019). Et un autre interlocuteur nous confiait : « Il n'y a pas à faire, j'ai développé les attitudes de qui ne risque rien, n'a rien [...] d'ailleurs quand on est bien motivé (rémunéré), on considère que les aléas de terrain constituent la beauté de la recherche » (entretien individuel 6, 2019).

Cependant, la banalisation autour de la charge mentale de ses vécus n'est pas la seule stratégie. Certains de nos interlocuteurs font recours à des moyens rudimentaires pour pouvoir gérer leurs émotionnels. Par exemple, en cherchant le salut dans les chanvres, les drogues, les cigarettes, les boissons fortement alcoolisées ; mais aussi dans des attitudes d'évitement de contact social. Dans cette optique, un intervenant nous racontait que suite à des

menaces qu'il avait vécues : « La journée était devenue pour moi sombre et rouge. Je ne savais plus de toute mon existence sur la terre. J'étais devenu un "cadavre vivant" » (entretien individuel 1, 2019), en rajoutant qu'il préférerait la solitude. Un autre ajoutait comment « seuls le refoulement et l'oubli lui aident » (entretien individuel 5, 2019). Cependant, ils insistaient sur le fait que de telles techniques mènent aussi à l'éloignement des dynamiques familiales et peuvent même engendrer un divorce.

Lors de nos discussions pendant les ateliers, on recourait souvent un langage métaphorique pour parler de certaines émotions difficiles à exprimer. On parlait par exemple du chercheur très fort en façade, mais complètement vulnérable derrière les coulisses. On parlait des brûlures lors des missions et les cicatrices que ces dernières laissent. Quelqu'un parlait des « démons » pour parler de ses cauchemars à la suite des vécus de terrain. Une autre image utilisée était celle d'un sac à dos qui se remplit jour après jour jusqu'au point où une petite pierre de trop fait craquer le dos (Ansoms 2019). C'est dans ce sens que la session du théâtre muet susmentionnée a apporté une méthodologie intéressante. Celle-ci leur a permis de parler de leurs émotions à travers un référent fictif. Face à des scènes simulant le risque de violence très explicite orienté vers les chercheurs, ceux-ci parlaient de la peur du terrain (atelier théâtre 2020).

Un autre élément sur lequel certains de nos interlocuteurs ont très fortement insisté est l'impact de l'humiliation sur le bien-être du chercheur. Celle-ci peut être vécue à travers plusieurs dynamiques. D'un côté, il y a les souffrances émotionnelles en lien avec des situations vécues sur le terrain. Le fait d'avoir dû avaler son propre carnet de notes (soulevé par un de nos intervenants) ou, le fait d'avoir été comparée à une prostituée ou à une fille irrespectueuse (Bahati 2019b) ; ces événements laissent des traces dans l'esprit des intéressés en question. D'un autre côté, le manque d'attention ou l'ignorance de la part des commanditaires de recherche par rapport aux expériences difficiles de terrain est aussi senti comme une forme d'humiliation ; surtout si – au retour du terrain – d'éventuels commentaires de la part des chercheurs sur ces vécus peuvent être considérés comme des tentatives de renégocier leurs engagements (en terme du rapportage, ou des délais à respecter) ou son professionnalisme (atelier théâtre 2020).

Ces émotions peuvent aussi avoir un impact fort sur l'interaction du chercheur avec son entourage professionnel. Comme le précise ce participant : « Ma performance professionnelle s'est réduite par le fait que le terrain insécurisé porte atteinte à notre physique et esprit. Physiquement, je suis là, mais, spirituellement, mon esprit est ailleurs » (entretien individuel 1, 2019).

Ceci nous fait remarquer que les stress ainsi accumulés entraînent des répercussions négatives sur les performances professionnelles. Comme nous rapportait ce chercheur « lorsque je me rappelle la situation douloureuse

vécue sur le terrain, je me concentre moins sur mon travail » (entretien individuel 11, 2019). Les autres interlocuteurs (entretiens individuels 16 et 18, 2019) ont confirmé que leurs performances professionnelles étaient « mises en danger » en période postterrain à cause de la charge émotionnelle pressante.

Le problème de performance et la perte de qualité de prestation dans leurs milieux professionnels sont parfois permanents. D'autant plus, les chercheurs subissent d'autres émotions qui touchent leur vie personnelle. Elles peuvent affecter leur vie conjugale (femmes et enfants), ou entraîner des cauchemars ou des rêves irréels et des insomnies ainsi que la confrontation permanente aux inquiétudes ou le manque d'appétit. Comme l'a fait remarquer cet interlocuteur :

« Il m'arrive des fois où je n'ai plus le temps pour les échanges familiaux avec ma femme et mes enfants. Quand ma femme m'appelle pour un problème familial urgent et que je suis en pleine recherche dans une zone rouge, je lui réponds, on se parle après et tardivement. Ceci énerve souvent nos femmes envers qui l'affection est limitée » (entretien individuel 4, 2019).

Ce qui nous amène à nous interroger sur les perspectives de gestion des émotions.

Dans nos différentes rencontres avec les chercheurs, on notait une grande réticence envers les « services psychosociaux » comme modalités de soin aux traumatismes psychologiques et émotionnels de la recherche. Lors de nos ateliers, « aller chez le psy » était traité comme « un truc des blancs ». Mais lors de nos réflexions, plusieurs acteurs ajoutaient aussi que cette perception se relie au fait qu'il n'y a pas beaucoup de services psychosociaux adaptés au contexte local. Les rares initiatives locales qui s'orientent vers le soin psychologique se focalisent souvent sur le groupe cible des femmes violées et agressées. Avec ce référent en tête, il n'est pas évident pour le chercheur congolais de voir de la légitimité dans ses besoins d'accompagnement psychosocial. Cependant, si pour certains, il faut une maîtrise de soi dans la gestion des émotions, pour d'autres, il faut consulter un cabinet psychologique. Aussi la possibilité de créer des cadres d'échanges réguliers entre psychologues et chercheurs/chercheuses est vue comme une stratégie prometteuse.

C'est ainsi que plusieurs de nos intervenants ont très fortement insisté sur la nécessité de lieux de partage par rapport à la charge émotionnelle de la recherche (atelier théâtre 2020 ; Musamba 2019). En plus, il y a un fort besoin de préparation et d'accompagnement sur les mesures sécuritaires à prendre et sur la légitimité de considérer sa santé mentale comme un enjeu clé. Un de nos participants avait souligné qu'il a eu une formation sur la prise en otage et la question liée aux embuscades. Cette initiative a été prise après un incident que son équipe avait vécu sur le terrain pendant une

recherche commanditée par une ONG internationale. L'ONG a financé une formation de 30 jours animée par une organisation locale spécialisée. Notre interlocuteur partageait comment « la formation concernait la prise en otage et les questions liées aux embuscades, mais également la consolidation de la paix, la résolution pacifique des conflits et la détraumatisation [face à l'incident qu'on avait vécu] » (entretien individuel 8, 2019). Selon ce dernier, la formation avait été très fortement appréciée par son équipe. Un autre interlocuteur plaidait pour une insertion systématique des questions éthiques et émotionnelles dans les dynamiques de préparation de recherche. « Ce n'est que par cette occasion que les espaces de partage peuvent être larges et les chercheurs peuvent trouver l'opportunité de partager leurs expériences de terrain aux chercheurs novices » (entretien individuel 17, 2019).

Finalement, briser l'omerta autour de l'échange sur l'émotivité de la recherche n'est pas juste une question de créer des lieux d'échange. Il est crucial d'adopter une autoréflexivité profonde par rapport à nos perceptions de ce qu'implique le métier du chercheur. Pour cela, le processus doit se faire au niveau individuel du chercheur, mais – plus important encore – au niveau collectif et structurel au sein de la culture organisationnelle et de coordination des projets de recherche. Une prise de conscience par rapport à ces aspects peut nous permettre de rendre explicite ce qui pour l'instant reste souvent tacite : les brûlures du terrain nécessitent du soin.

## Conclusion

La réflexion de Norman Ajari au début de notre texte démontre que les connaissances que nous construisons dépendent fortement de notre positionnalité. Cette étude porte sur la question des défis émotionnels des chercheurs du Sud, trop souvent poussés à la périphérie de l'entreprise internationale de recherches scientifiques. Nous ne voulons pas ignorer que même entre les chercheurs du Nord, des déséquilibres de pouvoir existent et persistent. Cependant, Ajari nous apprend que la description de la violence par ceux qui l'observent et la subissent – ou sont susceptibles de la subir – est très différente comparé à ceux qui la regardent avec un certain écart lié à leurs positions, privilèges, ou origines.

À en croire les chercheurs congolais, les discours sur l'éthique de la recherche de terrain restent eurocentrés, façonnés à l'image de l'expérience et de la positionnalité des chercheurs occidentaux. En d'autres termes, cette éthique opère souvent à travers une séparation entre la recherche et la vie privée, entre la perception du danger et les conditions matérielles des chercheurs sur place, entre leur travail et la résolution des problèmes des communautés, entre la prévention du danger et les conditions contractuels des chercheurs de terrain. Or, ces distinctions sont artificielles pour les chercheurs du Sud.

Les défis émotionnels sont fortement liés à la positionnalité de ces derniers. Et le partage de la vulnérabilité dans la recherche de terrain est inégalement répartie selon les origines et les privilèges que celles-ci accordent aux uns et aux autres. On est là face à des considérations sur lesquelles les manuels d'étude sur les défis de la recherche de terrain se taisent complètement.

Mais devant cette violence physique et émotionnelle dont sont objets ces chercheurs du Sud, il est difficile de ne pas poser la question des conditions structurelles de cette violence au nom de la science. Avant de penser aux solutions, il faut une réflexion profonde sur le système global de domination dans lequel ces violences s'inscrivent. En effet, pour ces chercheurs congolais, il apparaît très difficile de proposer des solutions efficaces pour faire face aux défis émotionnels de terrain sans s'interroger sur les conditions structurelles qui les rendent possibles. En réalité, ce qui est à la base de ces violences, ce n'est pas avant tout le manque de règles ; c'est surtout le contexte de pauvreté qui s'inscrit dans un système des inégalités structurelles entre le Nord et le Sud. C'est aussi un système international de production des savoirs qui déconnecte les objectifs de production des connaissances et les vulnérabilités des personnes du Sud qui s'exposent dans cette entreprise. Les expériences de terrain montrent qu'il est impossible, pour des chercheurs du Sud, de s'imaginer des solutions efficaces et durables sans en trouver à ces deux problèmes souvent mécaniquement déconnectés, dans une démarche d'apolitisation des défis de la recherche.

Plus concrètement, si les chercheurs du Sud s'exposent à la violence pour leur travail ce n'est pas seulement pour l'amour de la science. C'est aussi pour la survie. Et, pour beaucoup d'entre eux, il est difficile de faire une distinction entre les deux, à tel point que la violence subie au nom de la recherche et celle subie à cause d'un système socio-économique inégalitaire finissent par se confondre. Cette confusion n'est pas à considérer à partir des décisions quant à ce que les acteurs veulent faire, mais à partir des effets de ces décisions sur les corps violentés de ces chercheurs. Ainsi, les corps de ces derniers apparaissent comme des combustibles d'un système international d'extraction des connaissances. L'humanisation des activités de ces chercheurs situés à la périphérie de l'entreprise internationale de recherches scientifiques demande donc un questionnement fondamental sur les relations de pouvoir.

## Bibliographie

Liste des articles parus dans Nyenyezi, A., Ansoms, A., Vlassenroot, K., Mudinga, E. & Muzalia, G. 2019. *La Série Bukavu : vers une décolonisation de la recherche*. Louvain-la-Neuve : Presses universitaires de Louvain) :

Ansoms, A. 2019. « Quand le sac à dos est plein : l'omerta autour du poids psychologique de la recherche scientifique ».

- Ansoms, A. & Bahati, I. 2019. « Quand la salle rigole. De la femme chercheuse à la chercheuse-prostituée ».
- Bahati, I. (a) 2019. « “Repassez après – Quel jour ? – Repassez seulement !” ».
- Bahati, I. (b) 2019. « Les défis de la chercheuse sur le terrain conflictuel ».
- Bahati Shamamba, D. 2019. « Perdu dans la traduction ? Gérer les différences culturelles face aux risques de terrain ».
- Bashizi, A. 2019. « L'égo-centrisme de l'éthique de terrain : altérité, décence et responsabilité en question ».
- Bisimwa Bulangalire, E. 2019. « “Le chercheur ventripotent”. Collecter des données dans un terrain insécurisé du Sud ».
- Bubala Wilondja, I. 2019. « “Remettez-moi mes mots” : la restitution, un enjeu oublié ».
- Chiza, C. 2019. « “Patiencez, on est en train d’y réfléchir”. À quand la restitution de vos recherches ? ».
- Cirhuza Balolage, E. 2019. « La rémunération du chercheur du Sud. Une source de prostitution scientifique ? ».
- Cituli, V. 2019. « “Un assistant de recherche n’est qu’un exécutant” : l’intérêt d’associer les chercheurs locaux au montage des projets de recherche ».
- Mapatano Byakumbwa, J. 2019. « Lorsqu’on devient Pombe Yangu (“ma bière”). Faire face aux attentes financières des participants de recherche ».
- Muchukiwa, B. 2019. « Survivre à l’intimidation. Quand la contestation de la recherche bombarde la vie du chercheur ».
- Musamba, J. 2019. « Naviguer entre des espaces de conflits armés : à quel prix ? ».
- Nshobole, J. 2019. « “Chercheur-bailleur” et “chercheur-récipient” : comment surmonter les écarts entre le chercheur du Nord et le chercheur du Sud ? ».
- Nyenyenzi Bisoka, A. 2019. « Les *silent voices* peuvent-elles parler ? Quand les rapports de pouvoir gouvernent les modalités de prise de parole ».
- Thamani Mwaka, P. 2019. « Attendre les oiseaux du matin : les traumatismes des chercheurs face aux terrains insécurisés ».
- Thamani Mwaka, P., Bisimwa Baganda, S. & Ansoms, A. 2019. « “Il se cache derrière son chapeau !” Se déguiser pour récolter les données de terrain ».
- Zaluke Banywesize, F.-M. 2019. « Recherche ou aventure ? Comment les chercheurs locaux “vivent” la recherche ».

## Références

- Adenaike, C.K. & Vansina, J. (éd.). 1996. *In Pursuit of History: Fieldwork in Africa*. Portsmouth : Heinemann.
- Ajari, N. 2019. *La Dignité ou la mort. Éthique et politique de la race*. Paris : La Découverte.

- Ansoms, A., Nyenyezi Bisoka, A. & Thomson, S. (éd.). 2021. *Field Research in Africa: The Ethics of Researcher Vulnerabilities*. Oxford : James Currey.
- Begley, L.R. 2009. « The other side of fieldwork: experiences and challenges of conducting research in the border area of Rwanda/Eastern Congo ». *Anthropology Matters Journal* 11 (2).
- Brown, S. 2009. « Dilemma of self-representation and conduct in the field ». In Sriram, C.L., King, J.C., Mertus, J.A., Martin-Ortega, O. & Herman, J. (éd.), *Surviving Field Research: Working in Violent and Difficult Situations*. Londres : Routledge.
- Burton-Jeangros, C. 2017. *L'Éthique (en) pratique : la recherche en sciences sociales*. Genève : Université de Genève (coll. « Sociograph – Sociological Research Studies », n° 34).
- Campbell, R. 2002. *Emotionally Involved: The Impact of Researching Rape*. New York : Routledge.
- Damásio, A. 1995. *L'Erreur de Descartes : la raison des émotions*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Fanon, F. 1961. *Les Damnés de la terre*. Paris : Maspero.
- GAP. 2004. *Étude d'évaluation thématique : approche qualitative de la collecte de données*. Module 6 du référentiel. New York : Nations Unies.
- Goleman, D. 1997. *L'Intelligence émotionnelle : comment transformer ses émotions en intelligence*. Paris : R. Laffont.
- Houldey, G. 2019. « Humanitarian response and stress in Kenya: gendered problems and their implications ». *Gender & Development* 27 (2) : 337-353. DOI : <https://doi.org/10.1080/13552074.2019.1615281>
- Jamar, A. & Chappuis, F. 2016. « Conventions of silence: emotions and knowledge production in war-affected research environments ». *Parcours anthropologiques* 11 (2016). DOI : <https://doi.org/10.4000/pa.513>
- Lecocq, B. 2002. « Fieldwork ain't always fun: public and hidden discourses on fieldwork ». *History in Africa* 29 : 273-282.
- Lee-Treweek, G. 2000. « The insight of emotional danger: research experiences in a home for older people ». In Lee-Treweek, G. & Linkogle, S. (éd.), *Danger in the Field: Risk and Ethics in Social Research*. Londres : Routledge.
- Lee-Treweek, G. & Linkogle, S. (éd.). 2000. *Danger in the Field: Risk and Ethics in Social Research*. Londres : Routledge.
- Legrand, V. & Gutron, C. 2016. *Éprouver l'altérité : Les défis de l'enquête de terrain*. Louvain-la-Neuve : Presses universitaires de Louvain.
- Lemonnier, C. 2016. « Confidences féminines et sorcellerie : une ethnologie des émotions en terrain sensible ». *Parcours anthropologiques* 11 (2016). DOI : <https://doi.org/10.4000/pa.474>
- Lepine, S. 2017. « Émotions », version Grand Public. In M. Kristanek (dir.), *L'Encyclopédie philosophique*. En ligne sur : <http://encyclo-philo.fr/emotions-gp/>

- Livet, P. 2002. « Chapitre 2. Actualité philosophique des émotions ». In A. Channouf & G. Rouan (dir.), *Émotions et cognitions*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur, pp. 41-71.
- Manai, B. 2019. « Chercheuse à l'intersection de ses appartenances ethniques et de genre ». *e-Migrinter* 18 (2019). DOI : <https://doi.org/10.4000/e-migrinter.1737>
- Mazzocchetti, J. & Piccoli, E. 2016. « Défis méthodologiques, éthiques et émotionnels d'une ethnographie de l'intime, des silences et des situations de violences ». *Parcours anthropologiques* 11 (2016). DOI : <https://doi.org/10.4000/pa.471>
- Meyer, S.D. 2007. « From horror story to manageable risk: Formulating safety strategies for peace researchers ». Mémoire de master, University of Tromsø, Norvège.
- Mwambari, D. 2019. « Local positionality in the production of knowledge in Northern Uganda ». *International Journal of Qualitative Methods* 18: 1-12.
- Myers, D.G. 2004 (1986 pour la 1<sup>re</sup> édition). « Theories of Emotion ». In D.G. Myers, *Psychology*. New York : Worth Publishers.
- Nordstrom, C. & Robben, A. (éd.). 1995. *Fieldwork under Fire: Contemporary Studies of Violence and Survival*. Berkeley : University of California Press.
- Peterson, J.D. 2000. « Sheer foolishness: shifting definitions of danger in conducting and teaching ethnographic field research ». In G. Lee-Treweek & S. Linkogle (éd.), *Danger in the Field: Risk and Ethics in Social Research*. Londres : Routledge.
- Prendergast, M. & Saxton, J. 2013. *Applied Drama: a Facilitator's Handbook for Working in Community*. Bristol : Intellect.
- Ouédraogo, R. 2016. « "Faire dire l'avortement" ». *Parcours anthropologiques* 11 (2016). DOI : <https://doi.org/10.4000/pa.486>
- Sanford, V. & Angel-Ajani, A. (éd.). 2006. *Engaged Observer: Anthropology, Advocacy, and Activism*. New Brunswick : Rutgers University Press.
- Sriram, C.L., King, J.C., Mertus, J.A., Martin-Ortega, O. & Herman, J. (éd.). 2009. *Surviving Field Research: Working in Violent and Difficult Situations*. Londres : Routledge.
- Thompson, J. 2012. *Applied Theatre : Bewilderment and Beyond*. Berne : Peter Lang.
- Thomson, S., Ansoms, A. & Murison, J. (éd.). 2012. *Emotional and Ethical Challenges for Field Research in Africa*. Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- Thomson, S., Ansoms, A. & Nyenyezi Bisoka, A. 2021. « Introduction: fields of vision, emotion as reflexivity ». In A. Ansoms, A. Nyenyezi Bisoka & S. Thomson (éd.), *Field Research in Africa: The Ethics of Researcher Vulnerabilities*. Oxford : James Currey.
- Wall, C.R.L. & Mollinga, P.P. (éd.). 2008. *Fieldwork in Difficult Environments: Methodology as Boundary Work in Development Research*. Vienne : LIT.